

L'aube du feu, Matin d'Amérique, Mémoire et Mot

François Piazza

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Piazza, F. (1966). L'aube du feu, Matin d'Amérique, Mémoire et Mot. *Liberté*, 8(5-6), 100–108.

l'aube du feu

Délavés, délivrés de notre souvenance
Effilés, effaçés tous nos midis perdus
Peuple de froid et peuple d'os
La nuit n'est plus, et nous, nous sommes . . . !
Notre nom en gènesè au futur des saisons
Nous avons retrouvé le sang et la parole . . .

Ah s'arracher au flot des paradis modiques
Baignant dans le jadis et la leçon reçue
Dont reviennent bouffées de mots évanescents
Que c'est dur, ô mon peuple, dans ce jour aveuglant !
Peuple de nuit et de carrière
Qui vivait hors le temps englouti dans la pierre
Notre chant se faisait sous le coup du sculpteur
Il a fallu apprendre et la faim et la peur
Et le goût de la cendre où se munit l'orage
A retrouvé le cri scéllé des profondeurs
Peuple de chose, peuple de mots
Adieu la lange du repos

Immense recommence la vie à chaque pas
Feu et bois nous glissons dans le large creuset
C'est dans la chaos blanc de notre incandescence
Que ruisselle aujourd'hui la première coulée . . .
Peuple de bois et rivière
Nous nous carbonisons dans la mer des nuées
Pour que l'acier soit trempé . . .

Nous nous libèrerons au prix de la souffrance
Car la chair colle à l'os et veut le retenir
Peuple de monstres, peuple de feu
Le vieillard éclaté dans la rage de naître
A l'orée du regain, te voilà incendie
Dans les gerbes du cri et la fusion des mots
Hurle le feu central qui déferle des cieux
Peuple de lave, peuple de dieux
Le pays transparait aux vagues de lumière

Pourtant rien n'est acquis, l'aube commence à peine
 Le feu premier n'est que le geste ensemencant
 Le manteau du passé, lové comme la chaîne
 Ne laisse perler que les pointes du jour
 Peuple de dos, peuple de tour
 Nous n'avons plus besoin de prier les fenêtres
 De vivre pour nier aux lueurs entrevues
 D'être borne au chemin, d'être l'ombre de l'autre
 Peuple d'aurore et de futur
 Aujourd'hui dans le cri du soleil retrouvé
 NOUS SOMMES, nous sommes, nous sommes ...

matin d'amérique

Matin
 Aux rues froides et glacées
 A la vie symétrique
 Matin de fer, d'acier
 Où meurent les larmes de la nuit

Matin
 Où il ne se passe jamais rien
 Rien.
 L'autobus couvre le bruit des chaînes
 L'ombre des gratte-ciels le mur des fusillés
 Le monde entier
 A disparu dans une tasse de café

Matin
Matin d'Amérique
 Je ne puis
 Je ne peux oublier ...

Ailleurs, des tombeaux où la mort recommence
 Des salauds ivres de morte joie
 Des hommes broyés qui te tendent les bras
 Qui t'appellent
 Mais toi ...

Mais toi . . .
Tu dors dans ton auto, au son du hit-parade
Salaud par ignorance, ignorant par vouloir

Matin
Matin d'Amérique
Il faut savoir.

Un homme dans la rue se traîne pour crever
La faim
Une poignée de riz valait bien une fille
Cette nuit
Faim
N'importe quoi de n'importe qui
Manger
Honneur, vie, mort, liberté
MANGER
Travail, monde libre, démocratie
M A N G E R !

Ce matin
Ces mâchoires de la faim dévorent encore l'homme
Les deux-tiers de la terre sont sous-alimentés
Un toast ou deux avec le café ?

Matin d'Amérique
Matin des oubliés . . .
C'est au matin que l'on fusille
Que l'on part pour des champs dont on ne revient pas
Que le soleil se lève dedans les barbelés . . .

Comment peux-tu
Comment peux-tu ne pas entendre
Le bruit de la chair écrasée sous la botte
La douleur qui jaillit des camps de Salazar
Fado du fort Saint-Georges ?
Les triques de Franco ?
C'est au matin des mille et une nuits

Qu'ils ont tué Fayam parce qu'il était poète
Et maintenant
A Téhéran
Les roses de Saadi sont couleur de son sang

Mais toi
Tu n'as rien entendu

Matin
Matin d'amérique aux silences complices

C'est au matin que s'ouvrent les fleurs de mort
Aux rires de soleil et aux baisers de cendre
C'est au matin qu'ils ont détruit
Enitowock et la Nouvelle Zemble
L'île Johson, Christmas et Bikini
Que rêve Hiroshima ou bien Nagasaki
De monstres, hommes-soleils, engendrés des nuées
Et des femmes choisies par le dieu de la mort

C'est le matin des assassins
Lunettes cerclées d'or
Blouses blanches et propres
L'équation onctueuse
Ils calculent la mort dans des chiffres-poètes
Bombe A
Bombe au cobalt ou bien à l'hydrogène
Bombe sale, bombe propre
Bombe-tonne, bombe méga
Bombe kilo
Ici ou là
Bombe, bombe, bombe, bombe, bombe . . .

Mais toi
Mais toi
Dans le silence de ton journal
Dans la fumée du déjeuner
Tu ne veux pas y penser

Réveille-toi Bon Dieu
Réveille-toi . . .
Ce sera toi, si ce n'est l'autre
Qu'ils vont tuer

m é m o i r e

A mémoire de sang nait l'incendie de vivre
Une cité de glaise
Pays à inventer

Flamme qui me dévore au son de chaque pas
Que je fais vers demain
Horizons aperçus dans la trouée des mains
Je suis déjà si las !

Quand pourrais-je arrêter un seul instant ma course ?
O mer d'hommes, mirage sans cesse reculé
Pourrais-je un jour en toi me plonger
Pour y baigner mes mots calcinés par la braise
Des haines quotidiennes et des amours défaits

O toi mon pays d'ombres
Si la flamme m'y mène
L'éclipse t'a couverte et je suis aveuglé !

Mais je rejetterais la honte du repos
Car j'ai déjà en moi la tache originelle
D'une Espagne brûlée, par l'ennui paternel
Une Espagne bâtie sur le sang et sur l'os
Parce que les nuits sont courtes
Pour ceux qui les refusent
Et dorment en ignorant le cri du foudroyé !

Je veillerai encore pour que demain nous soit
L'espérance nouvelle : au moins un jour de plus
Hors des gouffres infernaux dont il a survécu

Et qu'il porte en germe lorsque son oeil se ferme
Je veillerai encore
Pour pouvoir nous aimer

Dans le cri viscéral où s'implante la plainte
Nous vivons le désir
Où est la clef
Qui nous fera sortir de la sublime porte ?

Le feu s'est endormi sous le reflet des glaces
Nous vivons en secret
On se renie un peu pour prendre au temps qui passe
Un goût d'éternité

Toi mon pays d'entrailles
Toi ma forêt de mains ouvertes à l'éperdu
Tu es notre malaise que nous avons fardé
Dans le bruit des radios, des tavernes enfumées
Nous portons ton absence, comme on porte la faute
En secret.

Au royaume des âmes qui cherchent encore un nom
Nous errons luxueux, mais nous errons quand même
Notre ombre s'est enfuie, où est notre portée ?
A nous le jour, à nous le corps !
Pussions-nous devenir un peuple sans mémoire . . . !

m o t

Couteaux, couteaux
Quartier de lune et reflet d'eau
Dans ce brouillard où sont mes mots
Pour creuser le souffle du silence ?

O faces
Murailles où seul l'Oeil fait le guet
Ouvrez, ouvrez pour moi les panneaux du secret !

Couteaux, couteaux
A cri de sang, à coeur de flot
Mendiant perdu près du portique
Pour un seul mot . . .

Prince en exil cherche son peuple
Poète quête chaque matin
Dans le reflet de l'oeil où miroite l'espace
Quelqu'un me dira-t-il s'il y a vie par ici ?
Nier du cri l'enfer des solitudes
Les déserts habités par des déserts d'ailleurs !

Couteaux, couteaux
Dedans quel mot serons-nous deux ?

FRANÇOIS PIAZZA